

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Le chanoine Louis Poncet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 272-284

© Abbaye de Saint-Maurice 2012



LE CHANOINE

LOUIS PONCET

Au début de juillet, M. le chanoine Poncet était parti joyeux pour Granville sur la Manche, où, comme les années précédentes, il allait rejoindre sa famille pendant quelques semaines. Il aimait cette pointe de Normandie, à la naissance de la presqu'île du Cotentin, d'où il pouvait rayonner à Coutances ou Avranches, dont les cathédrales sont admirables, ou, à travers la baie, jusqu'à la « Merveille de la mer », le Mont-Saint-Michel. Il aimait ce pays aimable, où la terre et l'eau dessinent des courbes pleines de douceur ; maintes fois déjà, il en avait rapporté le calme et le réconfort physique que réclamait sa santé. Cette saison lui semblait particulièrement prometteuse, et dans une lettre qu'il écrivait à Mgr Haller, il se réjouissait d'une santé mieux assurée, de la confiance de son médecin, de l'accueil que, comme toujours, lui ménageait la famille de sa sœur et de son beau-frère, fils du peintre Maurice Denis. C'est là pourtant qu'après une sereine après-midi en mer, une mort rapide devait saisir notre confrère, dans la soirée du 21 juillet. Ainsi s'achevaient plus de quarante années d'intime union entre le chanoine Poncet et son Abbaye.

JEUNESSE ET ETUDES

Né à Genève le 4 octobre 1898, dans une famille venue du Dauphiné au siècle dernier, Louis-Camille-Antoine Poncet, comme tous les siens, était fort attaché à sa cité natale. Sa famille habitait alors aux Pâquis, la rue de Monthoux, où elle voisinait avec le *Courrier de Genève* ; par

une curieuse rencontre, le nom de la rue rappelait le lieu, proche d'Annemasse, où le fondateur du journal, Mgr Mermillod, avait trouvé un refuge aux jours de son exil. Mgr Jeantet, qui dirigeait le *Courrier* dans une fidélité totale à son fondateur, était l'un de ces piliers auxquels on s'attache dans la tempête et son influence marqua pendant plus de trente ans les catholiques de Genève. Parmi eux, le père du futur chanoine, à côté de son activité commerciale, se dévouait au journal dans son Conseil d'administration (qu'il présida même, sauf erreur), de sorte que le jeune Louis n'ignorait rien des luttes qu'avaient dû endurer ses coreligionnaires.

Se sentant appelé à servir l'Eglise, il commença ses études littéraires à Florimont, le sympathique collège que les Pères de S. François de Sales, exilés d'Evian par le régime Combes, avaient reconstitué aux portes de Genève, sur le plateau de Saint-Georges qui, jadis, avait appartenu à des chanoines réguliers, mais Louis Poncet le savait-il ?

La première guerre mondiale apporta au collège renaissant de nouvelles entraves par l'appel de plusieurs de ses maîtres aux armées. A l'automne 1916, un groupe de jeunes florimontans vint à Saint-Maurice poursuivre ses études ; le raccord ne s'opéra pas aisément, car les programmes, l'atmosphère, les coutumes différaient d'une Maison à l'autre. Pourtant, Louis Poncet, qui était de l'équipe, ne tarda pas à se laisser gagner par l'esprit qui régnait à Saint-Maurice et qui faisait de l'Abbaye et du Collège une seule grande famille, le Collège et ses élèves puisant leur sève dans le vieux monastère, celui-ci gardant sa jeunesse et son entrain au contact même de ses élèves. A la fin de l'année, M. Poncet demanda son admission à l'Abbaye et y revêtit l'habit des chanoines réguliers en la fête de Saint Augustin, le 28 août 1917. Il lui restait cependant, son noviciat achevé, à terminer son lycée et à prendre son diplôme de maturité. Parmi les vingt-six lauréats de 1919, dix au moins deviendront prêtres.

PREMIERS MINISTRES

Puis vint l'étude de la théologie, commencée à Saint-Maurice et couronnée à Rome par la licence conquise à l'Université dominicaine de l'Angélique. Le 24 février 1923



enfin, M. Poncet était ordonné prêtre par Mgr Mariétan et célébrait sa Première Messe le lendemain dans l'église abbatiale : la liturgie quadragésimale avec les beaux ornements violets du XVIII^e siècle donnait à la cérémonie un cadre d'austère beauté dont le souvenir demeura longtemps. Prêtre, le jeune chanoine Poncet fut chargé de cours dans les classes inférieures du Collège, notamment dans la section commerciale ; il enseigna aussi l'Écriture Sainte à l'École abbatiale de Théologie. Un peu plus tard, il fut appelé à seconder le maître des novices, lorsque le nombre de ceux-ci s'accrut de façon réjouissante. Durant l'été 1926 enfin, le chanoine Broquet, qui avait rappelé à l'existence les *Echos de Saint-Maurice*, en transmettait la direction à M. Poncet. Il semblait que rien ne viendrait modifier le cours d'une vie tout entière axée sur la vieille Abbaye quand, vers la fin de 1927, on commença de parler d'une orientation nouvelle...

UNE TACHE DE PIONNIER

Mgr Mariétan dont les ambitions apostoliques s'élargissaient à la dimension du monde, rêvait de ranimer dans son Abbaye la flamme missionnaire allumée au milieu du siècle dernier lorsque, sur un signe de l'évêque d'Alger, un essaim de chanoines était allé en Algérie prendre la charge d'un orphelinat, qui deviendrait, espérait-on, un centre de rayonnement chrétien en terre d'Islam. Hélas ! cette généreuse tentative fut exposée à de cruelles déceptions et aboutit à un dur échec. Mais en 1927 l'heure parut venue à Mgr Mariétan de reprendre une place dans l'épopée apostolique, pour répondre aux besoins de l'Eglise, aux vœux de Pie XI, aux propositions de Mgr de Guébriant, Supérieur général des Missions Etrangères de Paris. M. Poncet qui, tout jeune, avait ouvert son âme aux préoccupations missionnaires, fut chargé d'une prospection outre-mer. Le 13 janvier 1928, il s'embarquait à Marseille sur le *Sphinx* qui l'emportait vers un destin inconnu.

L'Indochine française paraissait la terre promise à l'apostolat des futurs missionnaires de Saint-Maurice. Le Saint-Siège venait d'y envoyer pour la première fois un Délégué apostolique en la personne de Mgr Aiuti, qui s'attacha M. Poncet en qualité de secrétaire. La tâche de notre confrère s'en trouva facilitée, et il put prendre contact avec les principales villes du pays, notamment Hué et Hanoï, passant neuf mois dans la première et trois dans la seconde. Mais un autre projet apparut bientôt, qui aura un commencement de réalisation : Mgr de Guébriant proposait à l'Abbaye de seconder d'abord, puis de remplacer un jour les membres de la Société des Missions Etrangères qui enseignaient au Collège universitaire de Bangalore, dans les Indes. M. le chanoine Poncet, qui était revenu au début d'avril 1929, repartit de Marseille le 25 janvier 1930, accompagné de jeunes confrères, Messieurs Auguste Métral et Joseph Pasquier, qu'il conduisit donc à Bangalore ; il rentra bientôt lui-même en Europe, où il débarqua à Gênes le 13 juillet 1930. Une santé ébranlée, les hésitations de l'Abbaye, les aléas de l'œuvre entrevue, puis la retraite de Mgr Mariétan allaient mettre fin à la participation de M. Poncet aux Missions lointaines : pourtant, ce qui put n'apparaître qu'une parenthèse dans l'activité extérieure de M. Poncet demeurera toute sa vie l'objet de sa sollicitude.

CURE DE MONTAGNE

Le 15 février 1931, M. Poncet devenait curé de Finhaut ; une tempête de neige y réduisit au minimum les cérémonies de son installation. Dans cette grandiose station de la haute vallée abbatiale, le nouveau pasteur trouvait une très belle église construite peu auparavant par son prédécesseur, Monsieur le chanoine Joseph Roduit, aujourd'hui sous-prieur de l'Abbaye ; œuvre de l'architecte Fernand Dumas, de Romont, cette église ouvrit en Valais les voies à l'art sacré renouvelé. Le chanoine Poncet eut là un cadre selon son cœur. Il confia à son frère, le peintre Marcel Poncet, le soin d'achever le retable du maître-autel, et l'artiste y peignit une sépia représentant l'Assomption de la Vierge à qui le sanctuaire est dédié.

UNE ŒUVRE THEATRALE

A Finhaut, M. Poncet devait manifester, et manifester largement, un autre aspect de ses multiples talents. Voici ce que dit à ce sujet Jean Nicollier dans la *Gazette de Lausanne* :

« Convaincu de l'effet salutaire qu'exercerait sur la jeunesse de ce village la pratique de l'art du Comédien, Louis Poncet avait fait édifier à la lisière de la forêt dominant Finhaut, un théâtre rustique où les premières se succédèrent.

— Au moins, nous confiait-il un jour, quand je répète avec mes lascars, je les ai sous ma surveillance et je sais à quoi ils occupent leur temps.

Auteur plein de verve, très au courant du vieux langage et du patois, Poncet fit représenter là des œuvres empreintes d'une saine malice, des études de mœurs villageoises : Un tiers de mulet, Les Rogations, L'Auberge du Génépi, et d'autres encore. Il accueillit aussi sur son plateau Le Pèlerin anxieux, un acte de l'auteur valaisan André Closuit.

Mais l'œuvre la plus significative de Louis Poncet fut sans doute sa transposition à la scène de La Séparation des Races, de C. F. Ramuz, jouée en 1939, et dédiée à Henri-Louis Mermod, éditeur attentif du poète vaudois.

On doit encore à Poncet Terres romandes, La divine équipée de Monsieur Vincent, La cruelle Passion de Notre-Seigneur, enfin un grand jeu scénique : La Passion des Martyrs d'Agaune, représenté à Saint-Maurice dans l'année tragique de 1940. »

Nous avons assisté à l'une ou l'autre des représentations du théâtre de Finhaut : l'atmosphère y était chaude dans tous les sens du mot, tant par l'abondance des spectateurs, accourus parfois de loin, que par l'enthousiasme que suscitaient acteurs et metteur en scène. Ces jours-là, c'était grande fête au village et Finhaut devenait un peu, pour le Valais, ce qu'était Mézières pour le pays vaudois. Léon Savary n'est pas loin de penser que, parmi ses activités intellectuelles, M. Poncet donna sa prédilection au théâtre : « Il a abondamment écrit pour la scène, si bien qu'on lui doit au moins une dizaine d'œuvres, toutes représentées avec un plein succès ». Savary cite particulièrement sa *Passion des Martyrs d'Agaune*, dont il a eu « le plaisir de parler par deux fois » dans la *Tribune de Genève* : « lorsqu'elle fut créée, en 1940, en plein air, sur le champ même de Véroliez, qui est le champ des Martyrs, puis en 1957, lorsqu'elle fut représentée en salle close, sans avoir rien perdu de sa force et de son élégante sobriété ».

Les années de son pastorat à Finhaut coïncident avec celles de sa création théâtrale. Installé depuis deux ans dans sa cure alpestre, il écrit sa première pièce, inspirée de la montagne et de ses drames : *L'Avalanche* ; elle fut publiée par les *Echos* en 1933. En 1936, la Radio diffusa pour la Semaine Sainte sa *Cruelle Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, profondément émouvante. La même année encore, l'auteur faisait jouer sur la scène de Finhaut *Les Rogations*. Dès lors, chaque année vit paraître des œuvres nouvelles, et d'abord *Terres Romandes*, pièce écrite spécialement en vue du Tir cantonal de Saint-Maurice, en 1937, où elle constitua un spectacle grandiose, à la fois religieux et national, une sorte d'épopée romande qu'enrichissait encore une musique composée par le chanoine Broquet. Suivirent *L'Auberge du Génépi*, en 1937 encore, *Un tiers de mulet*, en 1938, *Grégoire et Florine*, en 1939, *Séparation des Races*, d'après Ramuz, en 1939 également, toutes œuvres destinées au petit théâtre de la forêt.

Le chanoine Poncet s'était attaché profondément à son village alpestre et je me souviens de quel cœur Madame Poncet, qui habitait là-haut avec son fils, parlait de « notre montagne ». Autant qu'il était un instrument de zèle pastoral, le théâtre de notre confrère apportait un puissant essor à la prospérité locale. Aussi, la Commune de Finhaut témoignait-elle sa gratitude en conférant à son curé la Bourgeoisie d'honneur, et nous pouvons dire que M. Poncet fut extrêmement sensible à cette manifestation d'attachement et de reconnaissance de ses paroissiens, parmi lesquels son action était appréciée, sa mission pleinement réussie.

Malheureusement, trois ans après cette distinction qui semblait devoir l'enraciner longtemps encore à Finhaut, sa santé, l'avancement en âge de sa vénérée mère, l'altitude, conseillèrent à Mgr Burquier de confier à M. Poncet la paroisse de Saint-Sigismond, à Saint-Maurice, que la maladie contraignait le regretté chanoine Chambettaz à remettre entre des mains plus jeunes. M. Poncet y fut installé le 4 février 1940 ; l'auteur de ces lignes n'a pas oublié cette cérémonie, car, particulièrement lié au prêtre qui partait et à celui qui venait, il s'était vu confier le soin de prononcer le sermon d'installation.

Peu de temps après, M. Poncet fut sollicité d'écrire encore un grand Jeu scénique sur la *Passion des Martyrs d'Agaune*, à l'occasion du magnifique pèlerinage vaudois que Mgr Besson conduisit ici en septembre. Ce fut, sauf erreur, la dernière pièce de théâtre écrite par le chanoine Poncet, mais elle a été reprise en 1957, lors du 150^e anniversaire du Collège, et M. Savary nous a déjà dit tout à l'heure avec quel succès.

« Louis Poncet, nous dit encore le même critique, n'était pas de ces auteurs bien intentionnés, mais maladroits, qui accablent les auditeurs d'interminables tirades plus ou moins édifiantes. Il connaissait les lois de la scène, pour les avoir minutieusement étudiées ; et dans ses pièces, même dans celles qui n'étaient que des œuvres d'occasion, pour une fête régionale, par exemple, l'agencement est adroit, le dialogue fuse et s'épanouit, l'intérêt rebondit sans cesse. »

A LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

A Saint-Maurice, d'autres préoccupations retinrent l'attention de M. le chanoine Poncet. La place conquise par son frère Marcel dans la vie artistique de Romandie et les liens qui unissaient sa famille à celle de Maurice Denis, l'un des promoteurs essentiels d'une renaissance d'art sacré en France, ne pouvaient manquer de fortifier l'attraction du chanoine vers l'art. Il n'était point encore prêtre que, déjà, il éprouva une vive joie lorsque Mgr Mariétan demanda à Maurice Denis de doter l'autel majeur de la basilique des Martyrs d'une mosaïque en remplacement d'une toile noircie qui était partie en fumée un soir d'octobre, par suite d'un cierge renversé contre elle. En 1920 sauf erreur, Maurice Denis fut l'hôte de l'Abbaye pour une fête de Pentecôte toute resplendissante d'un soleil merveilleux qui ajoutait une lumière triomphale à la gloire des somptueux ornements rouges de la liturgie pontificale. Denis et ses amis profitèrent de ce temps merveilleux pour faire une apparition à la Grande-Allée, qui suscita la curiosité des élèves... A l'automne suivant, la mosaïque fut inaugurée le jour même de la fête de S. Maurice et l'on n'a pas oublié la mort qui frappa brusquement le prieur Bourbon alors qu'il achevait l'éloge de l'œuvre. En 1927, Maurice Denis revenait à l'Abbaye pour donner une conférence sur les problèmes de l'art figuratif, dont M. Poncet a livré la substance dans les *Echos*.

Au cours des années, M. Poncet restera constamment ouvert aux questions d'art. En 1926, il a la satisfaction d'aménager avec son frère et d'autres artistes, notamment l'architecte Adolphe Guyonnet et le peintre Gaston Faravel, la nouvelle chapelle du Collège. A son retour des Indes, en 1930, il orne le retable de l'autel de cette même chapelle d'une tapisserie de Mme Marguerite Naville à la gloire de la Vierge *Siège de la Sagesse*, titulaire choisie par Mgr Mariétan pour cette chapelle de jeunes voués à l'étude. Avec Guyonnet encore, M. Poncet participa à une urgente rénovation de l'église abbatiale en 1933.

Durant son séjour à Finhaut, nous l'avons dit, son frère Marcel avait peint une *Assomption* sur le retable du maître-autel. A Saint-Sigismond, Marcel Poncet fut invité par son frère à doter l'église d'une suite de vitraux, à la place des tristes grisailles qui occupaient auparavant les fenêtres et

qu'une détonation excessive, au cours d'un exercice militaire, avait fait sauter. La Fondation fédérale Charles Gleyre favorisa par une importante subvention l'œuvre de Marcel Poncet qui prit pour thème les *Prophètes*, œuvre puissante par ses lignes fortes et ses couleurs vives, éloignées de toute mièvrerie. Le succès eût été total si, du point de vue pratique, l'église ne s'en était malheureusement trouvée exagérément obscurcie, ce qui causa de vives peines à notre confrère.

C'est encore une entreprise artistique à laquelle le chanoine Poncet donna avec joie un concours précieux, en écrivant dans une langue populaire et musicale des sortes d'hymnes, séquences et litanies à l'honneur de Saints dont Paul Boesch, de Berne, tailla les images dans des xylographies vigoureuses éditées par Roth et Sauter à Lausanne, deux maîtres imprimeurs qui illustrent véritablement leur art.

M. Edmond Ganter qui revit M. Poncet quelques semaines avant sa mort fut frappé de « l'admirable jeunesse de sentiment » avec laquelle il évoquait ses souvenirs en ce domaine :

« Il nous parla du magnifique mouvement de rénovation de l'art religieux qui eut lieu en Suisse romande, sous l'impulsion de Maurice Denis et d'Alexandre Cingria.

Il nous conta les expériences qu'il fit avec son frère pour "sortir" enfin un véritable vitrail, et non pas une image pieuse transposée sur verre. Il rappela les premières réactions, les oppositions, les phases de cette lutte pour la Beauté, dont le souvenir lui procurait une intense satisfaction. »

UNE AUMÔNERIE RAYONNANTE

M. Poncet avait emporté de Finhaut la nostalgie des montagnes : il pensait refaire ses forces en se livrant à des ascensions audacieuses, jusqu'au Cervin, mais si son âme se gonflait de la contemplation des hautes cimes, son corps, son cœur n'y trouvaient pas avantage. Au cours d'un voyage dans la région de Zermatt, notre confrère eut une alerte dont il lui fallut bien malgré lui tenir compte désormais. Sa

santé exigeant des renonciations, M. Poncet dut, en novembre 1949, troquer sa cure de Saint-Sigismond contre l'aumônerie du Pensionnat Saint-Joseph à Monthey, que lui proposa bienveillamment Mgr Haller. M. Poncet se résigna, et bientôt ce qui lui avait paru un tombeau se révéla un foyer de vie : M. l'aumônier s'y plut et y plut... Nulle autre mieux qu'une plume de la Maison ne pourrait dire ce qu'y fut et y fit notre regretté confrère :

« Avec quelle largesse le Seigneur avait enrichi son Prêtre : intelligence aiguë des problèmes, jugement, sagesse toute baignée de surnaturel ! En M. le chanoine Poncet, la raison s'alliait à une bonté extrêmement délicate, fondée sur le respect des âmes et des êtres. Depuis neuf ans, notre Communauté remerciait le Seigneur.

Pour nos enfants, M. le Chanoine puisait dans l'Evangile des sermons lumineux et pratiques, non dépourvus de l'humour qui rendait si aimables les rapports avec M. l'Aumônier. Car il était sociable et cependant très discret, simple et toujours réservé. Ses cours de catéchisme, il les préparait avec précision. Pour la jeunesse, il voulait des bases de doctrine solides et claires. A son enseignement, il mêlait parfois un peu de son amour pour le théâtre ! Si la vie chrétienne devait être vraie et sérieuse, en lui elle apparaissait joyeuse aussi.

Il s'intéressait à tous les soucis de notre grande Maison, conseiller attentif et sûr. L'ouverture de nouveaux cours, le développement intellectuel des élèves le réjouissaient et la part qu'il prenait aux sessions d'examens était réelle et enrichissante.

La charité, la ferveur de M. le chanoine Poncet ont gonflé notre terre de fécondes semailles. »

A Monthey notre confrère recouvra cette joie que nous lui avions connue à Finhaut. Ce n'est pas une indiscretion de penser que la Providence lui ménageait à Saint-Joseph une paix croissante dont il portait la sérénité dans son regard et sa conversation.

SERVICE DE FIDÉLITÉ

Il était entré à l'Abbaye dans l'intention, dans l'espoir d'y vivre toujours, et il vécut la plus grande partie de sa vie en dehors de cette Maison qu'il avait voulu pour sienne. Mais l'éloignement n'était pas séparation. Il aimait à y venir régulièrement, chaque semaine, selon la coutume des anciens, qui était pour lui comme le signe tangible du lien qui attache le sarment au cep ; il s'intéressait à tout ce qui touchait à la vie de l'Abbaye, s'alarmant de ce qui pouvait lui paraître moins en harmonie avec la mission, l'esprit, le caractère propre de la Maison. Il éprouvait une réelle souffrance des contradictions que rencontrait le souvenir des Martyrs d'Againe, car, pour lui, une critique sereine ne pouvait démentir leur histoire affirmée par seize siècles...

Son dévouement à l'Abbaye, le chanoine Poncet le manifestait aussi par le concours qu'il apportait à M. le chanoine Theurillat dans la préparation annuelle des spectacles du Collège, où il retrouvait son entrain d'autrefois. M. Poncet qui avait fait paraître jadis treize fascicules des *Echos de Saint-Maurice* continuait de leur accorder sa bienveillance et sa collaboration, en particulier sous forme de quelque beau conte de Noël. Mais il faut évoquer surtout la tâche qu'il accomplit dès 1951 comme rédacteur du Bulletin missionnaire de l'Abbaye : *L'Echo du Sikkim*. M. le chanoine Gex-Collet a rendu un juste hommage dans le fascicule d'automne de la petite revue « à celui qui par son intermédiaire a si bien servi la Mission dont il a rapporté les grands événements, les peines et les difficultés de tout ordre et chanté l'espérance..., à celui qui avait accepté la tâche obscure de maintenir vivant le lien qui unit les missionnaires du Sikkim à l'Abbaye de Saint-Maurice et à tous leurs amis d'Europe ». M. Poncet avait été naguère celui à qui la Providence réservait la tâche de pionnier de l'Abbaye en pays de missions, tâche qui « demande combien de courage et de longue patience surtout quand l'échec répond à l'effort ». Ni l'Indochine ni Bangalore ne devaient être la terreensemencée par les missionnaires de Saint-Maurice, mais le Sikkim et la région de Kalimpong, dans l'Himalaya, où nos confrères se dévouent depuis vingt-cinq ans. Ainsi, écrit encore l'un d'eux, M. Gex-Collet :

« *Le travail missionnaire des Chanoines de Saint-Maurice a continué. M. le chanoine Poncet l'a suivi avec beaucoup d'intérêt et de sympathie. Son dévouement cordial à la cause du Sikkim lui fit entretenir toute une correspondance avec nombre d'amis, de bienfaiteurs et de personnes intéressées à notre patrie d'adoption. Il étudia pour mieux connaître les doctrines religieuses et les us et coutumes de nos populations. Il appela à l'aide pour que nos œuvres puissent se développer. Il nous aima surtout d'un grand amour fraternel dont nous lui sommes infiniment reconnaissants, nous et nos chrétiens.*

Voici ce qu'il écrivait : « Je suis si heureux de pouvoir travailler pour ces chers chrétiens du Sikkim que j'aime beaucoup. Demandez-leur de prier pour ma santé qui n'est pas brillante. Je n'oublie personne ».

Le chanoine Poncet demeurait fidèle à ses amitiés comme à ses enthousiasmes. Le soin qu'il mettait en sa jeunesse à préparer une solennelle liturgie ou à embellir le sanctuaire, continuait de le faire vibrer. Le goût des lettres et des arts restait vivant en lui, et ses amis le remarquaient toujours attentif aux livres qui paraissent et aux discussions qu'ils soulèvent. Il avait donné son nom à la Société Saint-Luc qu'animaient autrefois Cingria et Dumas ; il appartenait à la Société romande des Auteurs dramatiques, de Radio et de Cinéma ; il fit aussi partie de la Société d'Histoire du Valais romand et de l'Association du Vieux-Monthey, car il aimait l'histoire. Il lui consacra jadis de bonnes pages dans les *Echos de Saint-Maurice* comme dans la *Revue de Bourgogne*, de Dijon, sur Saint Sigismond ou sur l'église abbatiale. L'an dernier encore, il eut la joie de pouvoir publier dans les *Pages monthesannes* une belle étude sous le titre : *Quatre-vingts ans au service de la jeunesse féminine en Valais*, étude dans laquelle il racontait l'histoire de l'enseignement prodigué par les Sœurs de S. Joseph à Monthey. Ce fut probablement la dernière publication de M. Poncet et l'une de ses dernières joies.

« Cet homme de grande valeur intellectuelle et morale, ce prêtre exemplaire, qui avait horreur du pharisaïsme mais qui vivait sa foi jour après jour », a écrit justement M. Léon

Savary, était, « il n'est nullement exagéré de le dire, une des figures les plus estimables du pays romand », comme l'ont bien montré ses émouvantes funérailles célébrées à Saint-Maurice avec la participation d'une foule immense. Son corps repose maintenant auprès de sa mère dans cet humble cimetière au pied des rochers d'Agaune, mais nous espérons que son âme continue de veiller près de Dieu sur ce pays et cette Maison qu'il a sincèrement aimés et fidèlement servis.

« Celui qui a trempé ses lèvres à la source du seul véritable amour, celui-là n'a plus jamais soif.

Dire que tant d'hommes s'abreuvent aux sources empoisonnées, quand toute grande coule pour eux la fontaine de vie. »

Ces lignes écrites par le chanoine Poncet dans *Terres romandes* ont été reproduites dans son eucologe : elles expriment ce qui fut le secret de son cœur et restent son message.

L. D. L.